

Tangence



Références classiques implicites et explicites dans les écrits des Jésuites sur la Nouvelle-France

Implicit and explicit classical references in the Jesuits' writings on New France

Haijo Westra

Numéro 92, hiver 2010

À la recherche d'un signe oublié : le patrimoine latin du Québec et sa culture classique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/044940ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/044940ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

1189-4563 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Westra, H. (2010). Références classiques implicites et explicites dans les écrits des Jésuites sur la Nouvelle-France. *Tangence*, (92), 27–37.
<https://doi.org/10.7202/044940ar>

Résumé de l'article

Cet article s'intéresse à la pratique de la citation implicite des sources classiques dans les écrits latins des Jésuites sur le Canada, que l'on compare avec celle de la citation explicite, en usage chez les mêmes auteurs dans les *Relations* qui, elles, sont écrites en langue vernaculaire. L'analyse d'un poème latin figurant en tête du *Journal des Jésuites* permettra d'illustrer le propos, en montrant en quoi l'inspiration virgilienne dont il procède met en parallèle la situation désastreuse de la mission jésuite en Nouvelle-France vers 1650 avec celle des Troyens exilés dans l'*Énéide* de Virgile. Ce poème, dont la signification n'a pas été reconnue jusqu'à ce jour, témoigne d'une sensibilité se démarquant tout-à-fait de celle qui s'exprime dans les *Relations*.

Tous droits réservés © Tangence, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Références classiques implicites et explicites dans les écrits des Jésuites sur la Nouvelle-France ¹

Haijo Westra,
Université de Calgary

Cet article s'intéresse à la pratique de la citation implicite des sources classiques dans les écrits latins des Jésuites sur le Canada, que l'on compare avec celle de la citation explicite, en usage chez les mêmes auteurs dans les *Relations* qui, elles, sont écrites en langue vernaculaire. L'analyse d'un poème latin figurant en tête du *Journal des Jésuites* permettra d'illustrer le propos, en montrant en quoi l'inspiration virgilienne dont il procède met en parallèle la situation désastreuse de la mission jésuite en Nouvelle-France vers 1650 avec celle des Troyens exilés dans l'*Énéide* de Virgile. Ce poème, dont la signification n'a pas été reconnue jusqu'à ce jour, témoigne d'une sensibilité se démarquant tout-à-fait de celle qui s'exprime dans les *Relations*.

Dans un article récent, j'ai défendu la thèse selon laquelle les descriptions en langue latine de la Nouvelle-France et des peuples autochtones par les missionnaires jésuites auraient incorporé des références significatives à la tradition classique². Si on a négligé, jusqu'ici, ces références, c'est qu'aucune mention des auteurs anciens n'est faite de façon explicite dans les textes latins. Dans cet article, je propose de fournir quelques exemples de ces références implicites ; j'expliquerai ensuite pourquoi, dans le cadre des *Relations*, écrites en langue vernaculaire, ces mêmes auteurs jésuites se réfèrent, explicitement cette fois, aux textes classiques. Enfin, j'analyserai le poème d'inspiration virgilienne qui figure au début

-
1. Je suis très reconnaissant envers Clara Dupuis-Morency et Adam Westra pour la traduction de cet article.
 2. Haijo Westra et Milo Nikolic, avec Alison Mercer, « The sources of the earliest Latin descriptions of Canada and First Nations by the Jesuits », *Fons luminis*, n° 1, 2009, p. 61-82.

du *Journal des Jésuites*, en insistant notamment sur l'usage grammatique qu'il fait de l'*Énéide* de Virgile pour conceptualiser la situation désastreuse dans laquelle se retrouvent les missions jésuites en Nouvelle-France vers 1650.

Références implicites dans les textes latins

Dans les premières descriptions du Canada et des peuples autochtones écrites en néolatin par les Jésuites, les références classiques implicites sont le plus souvent de nature géographique et ethnologique, de sorte que des conceptions classiques sont projetées sur les espaces lointains du Nouveau Monde et sur des peuples étrangers à la tradition gréco-romaine. Les sources de ces idées ethnologiques ne s'arrêtent pas aux historiens, géographes et encyclopédistes de l'Antiquité, mais s'étendent aux poètes classiques, surtout Virgile³, ainsi qu'aux peuples et aux lieux mythiques. Par exemple, quand Pierre Biard écrit, en 1612, au Général de la Compagnie à Rome pour faire état de la mission sur la côte est du Canada au cours de sa première année, il qualifie les Micmacs de « gens sparsa », c'est-à-dire de peuple largement dispersé⁴. On retrouve la formule « gens sparsa » dans l'*Énéide* de Virgile⁵ pour désigner les Troyens dont les malheureux survivants ont dû s'éparpiller après leur défaite aux mains des Grecs. De plus, Joseph Jouvençy, dans son *De regione et moribus Canadensium seu barbarorum Novae Franciae*, fondé sur les premiers récits des missionnaires⁶, décrit les Montagnais comme un « durum genus »,

-
3. À propos de la grande influence qu'exerce Virgile sur la littérature jésuite, voir Yasmin Haskell, « Practicing what they preach? Vergil and the Jesuits », dans Joseph Farrell et Michael C. J. Putnam (dir.), *A Companion to Vergil's Aeneid and its Tradition*, Chichester (Royaume-Uni), Wiley-Blackwell, coll. « Blackwell Companions to the Ancient World », vol. 47, 2010, p. 203-216. Je suis très reconnaissant à l'auteur de m'avoir envoyé les épreuves de ce texte où elle fait un excellent état de la question.
 4. « Le P. Pierre Biard au P. Claude Aquaviva, Gen., Port-Royal, 31 janvier 1612 — à Rome », doc. 77, dans *Monumenta Novae Franciae*, éd. Lucien Campeau, Rome/Québec, Monumenta Hist. Soc. Jesu/Presses de l'Université Laval, 1979, vol. 2 (*Établissement à Québec [1616-1634]*), p. 203-225, et surtout p. 212.
 5. Virgile, *Énéide, livres I-IV*, texte établi et traduit par J. Perret, Paris, Les Belles Lettres, coll. des Universités de France, 1977, livre I, v. 602. Désormais les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle E, suivi du livre et des vers, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.
 6. Joseph de Jouvençy, *De regione et moribus Canadensium seu barbarorum Novae Franciae*, Rome, Giorgio Placko, 1710; pour une réédition de ce texte, voir *The Jesuit Relations and Allied Documents. Travels and Explorations of the*

expression également employée par Virgile dans les *Géorgiques*⁷ pour désigner la (re)création de l'Humanité après le déluge par Deucalion et Pyrrha, à partir des pierres de la terre, en une race à la fois dure et robuste. Dans ses *Métamorphoses*, Ovide parle lui aussi de « *genus durum* » et évoque ce même mythe de Deucalion et Pyrrha pour expliquer pourquoi la nature humaine semble si accoutumée aux labeurs⁸. Essentiellement, les poètes proposent une explication mythique des premiers âges de l'humanité et de la condition humaine elle-même, à la fois déterminée par un environnement hostile et par une grande robustesse du corps, acquise pour s'adapter aux durs labeurs de la vie. Les Jésuites adoptent ainsi la perspective gréco-romaine essentiellement pessimiste sur la condition humaine, qu'ils reportent ici sur les Amérindiens du Nouveau Monde. Un spécialiste de l'éducation et un érudit comme Jouveny était sans aucun doute familiarisé avec le mythe de Deucalion et Pyrrha, rapporté par Virgile ou encore Ovide, étant donné ses similitudes évidentes avec le déluge biblique ainsi qu'avec la condition postlapsaire. Cependant, les conceptions que supposent ces allusions ont sans doute été, dans une large mesure, évoquées de façon inconsciente. C'est un fait connu que la mémorisation de longs passages tirés des œuvres des poètes classiques était une pratique courante dans le cadre de l'enseignement du latin dans les collèges et, par ailleurs, un passe-temps affecté par les élèves, notamment ceux qui se destinaient à devenir Jésuites. Comme le remarque Marie-Christine Pioffet, « l'influence du modèle [classique] s'exerce plutôt chez [les Jésuites] de façon inconsciente et s'explique avant tout par leur formation⁹ ». Par conséquent, la référence classique est parfaitement intégrée au registre ethnographique de l'auteur jésuite en tant que fragment d'un univers culturel à la fois partagé

Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791. The original French, Latin and Italian texts, with English translations and notes, éd. Reuben Gold Thwaites et Arthur Edward Jones, Cleveland, Burrows Bros. Co., 1896-1901, 73 vol. ; réimprimé à New York, Pageant Book Co., 1959 (73 vol. en 36 vol.), vol. 1 (*Acadia, 1610-1613*), p. 239-291, surtout p. 256.

7. Virgile, *Géorgiques*, texte établi et commenté par R.A.B. Mynors, Oxford, Clarendon Press, 1990, livre I, v. 63. Désormais les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle G, suivi du livre et des vers, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.
8. Ovide, *Les métamorphoses*, texte établi par William S. Anderson, Leipzig, Teubner, 1977, livre I, v. 414.
9. Marie-Christine Pioffet, *La tentation de l'épopée dans les Relations des Jésuites*, Québec, Septentrion, 1997, p. 129.

et pleinement intériorisé. Ainsi s'explique l'absence d'un renvoi explicite à Virgile ou Ovide dans le texte, ce qui, autrement, pourrait nous inviter à douter de la profondeur et de la qualité de l'éducation classique dans la formation jésuite. Or, il est incontestable qu'à travers l'apprentissage de la langue latine, chacun s'imprégnait du contenu culturel sous-jacent, ce qui inclut mythologèmes, idéologèmes et ethnologèmes. Certes, on en conviendra sans peine, tous les missionnaires jésuites ne furent pas des latinistes remarquables, mais Biard et Jouvency, pour leur part, l'étaient assurément.

Références explicites dans les *Relations*

Par contraste, lorsqu'ils écrivent en langue vernaculaire, les auteurs jésuites citent les textes classiques de façon explicite. La cause la plus évidente de cette pratique tient au fait que, lorsqu'une phrase est citée en latin, le lecteur doit en être prévenu et une traduction/exégèse, fournie. Mais une autre raison justifiant cet emploi conscient de l'autorité des lettres classiques dans la langue vernaculaire réside dans le fait même de l'utilisation du latin. De manière générale, il semble en effet primordial, pour un auteur écrivant en langue vernaculaire, d'établir qu'il est érudit, c'est-à-dire qu'il connaît bel et bien ses classiques. Ce phénomène s'observe chez bien des auteurs de cette période, et Jack Warwick l'a bien mis en évidence dans le cas du récollet Sagard qui, dans sa description de la Nouvelle-France, se sentit obligé de faire étalage de sa connaissance, à vrai dire approximative, des classiques¹⁰

Dans les *Relations* écrites en langue vernaculaire, Marie-Christine Pioffet a relevé un certain nombre d'exemples de ces références explicites aux auteurs classiques, notamment chez Pierre Biard, Paul Lejeune et Jérôme Lalemant, tous d'excellents latinistes¹¹. Certaines de ces citations servent à faire preuve de leur savoir, mais d'autres établissent des analogies, à partir de mythes et d'épopées, avec la mission en Nouvelle-France. Ainsi, Pierre Biard, pour rendre compte des difficultés qu'éprouve Poutrincourt à trouver un bienfaiteur pour la mission jésuite, évoque Ulysse cherchant un autre Éole pour lui procurer un vent favorable à la

10. Jack Warwick, « L'antiquité dans le cadre référentiel du "sauvage", 1615-1642 », dans Gilles Thérien (dir.), *Les Cahiers du Département d'études littéraires*, n° 9 (*Les figures de l'Indien*), 1988, p. 107-118.

11. Marie-Christine Pioffet, *La tentation de l'épopée*, ouvr. cité, p. 44-49.

progression de son navire¹². Paul Lejeune fait appel explicitement à ce procédé de comparaison et à ses implications lorsqu'il met en parallèle les révolutions des États et les bouleversements subis par les empires grec, perse et romain avec ce qui se passe « icy », c'est-à-dire en Nouvelle-France, en ajoutant : « s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes¹³ », phrase qu'il tire des *Géorgiques* de Virgile (« si parva licet componere magnis » ; G, livre IV, v. 176). Conscient de l'hyperbole qu'implique cette comparaison, Lejeune invoque l'autorité de Virgile qui, pour parler du travail des Cyclopes à leurs forges, n'hésitait pas à le comparer à celui des abeilles attiques, la formule étant même devenue proverbiale (G, livre IV, v. 176).

En plus d'établir des parallèles, les références classiques dans les *Relations* sont souvent autoréférentielles, comme l'indique Jack Warwick¹⁴. Autrement dit, les comparaisons s'appliquent, dans la plupart des cas, aux Jésuites eux-mêmes et expriment la manière dont ils perçoivent leur mission et la Nouvelle-France. Les comparaisons relatives aux peuples autochtones sont beaucoup plus rares, mais elles ont tendance à être « mélioratrices », comme l'a remarqué Guy Lafèche¹⁵, étant donné, sans doute, le caractère promotionnel des *Relations*, destinées à obtenir le soutien des lecteurs français à l'endroit de la mission.

Le poème jésuite d'inspiration virgilienne

La question suivante se pose donc : trouve-t-on, dans les écrits latins des Jésuites, de quoi soutenir cette interprétation des fonctions qu'assument les références classiques dans les *Relations* écrites en langue vernaculaire ? Je crois précisément en avoir découvert un exemple : il s'agit du court poème qui précède le *Journal des Jésuites*. Bien plus qu'une simple comparaison à valeur autoréférentielle, ce texte comporte une dimension programmatique qui se fonde sur l'identification des Jésuites et de leurs alliés autochtones avec le destin des Troyens dans l'*Énéide* de Virgile.

Unique dans l'ensemble du *corpus*, ce poème est d'autant plus significatif qu'il occupe une position prééminente au début d'un

12. Voir Marie-Christine Pioffet, *La tentation de l'épopée*, ouvr. cité, p. 46.

13. Cité par Marie-Christine Pioffet, *La tentation de l'épopée*, ouvr. cité, p. 49.

14. Jack Warwick, « L'antiquité », art. cité, p. 112, p. 115 et p. 117.

15. Guy Lafèche, *Les saints martyrs canadiens*, Laval, Singulier, 1993, vol. 4, p. 273.

journal rédigé par les Supérieurs de la Compagnie de Jésus établie à Québec et adressé à leurs successeurs; le texte n'est donc pas destiné à être publié en France dans les *Litterae Annuae*, le journal interne de la Compagnie, pas plus qu'il ne doit être acheminé au Général à Rome. Le poème fonctionne, en quelque sorte, comme une devise singulière de la mission en Nouvelle-France, n'étant pas conditionné par la fonction essentiellement propagandiste des *Relations* écrites en langue vernaculaire. Il en résulte un texte dont le point de vue diffère de façon significative de celui des *Relations*, dans la mesure où il s'inspire de la vision essentiellement pessimiste du travail et de l'effort humains qui s'exprime dans l'épopée de Virgile.

Contexte du poème

Le dernier vers du poème (v. 10) suggère que ce dernier a été écrit après 1650, soit au nadir de la mission, lorsque se firent ressentir les conséquences de l'anéantissement des Hurons et de leurs alliés, les Algonquiens, par les Iroquois, ce qui rendrait ce pessimisme cohérent avec le moment de la création du poème, ainsi qu'avec l'expérience de son auteur¹⁶. Bien que ce dernier ait choisi de conserver l'anonymat, la référence du premier vers au « nostrorum Laborum » confirme qu'il s'agit d'un jésuite réfléchissant sur l'expérience collective de la Compagnie en Nouvelle-France. Dans cette mesure, son anonymat est en fait approprié. Au reste, je n'ai pas encore eu l'occasion de consulter le manuscrit du *Journal*¹⁷, mais la comparaison entre l'écriture manuscrite du poème et celle d'autres textes du *Journal* nous révélera peut-être l'identité de l'auteur. Selon ses éditeurs¹⁸, le poème est écrit sur une feuille mobile et ne faisait donc pas partie d'un carnet, ce qui donne à penser qu'il a été ajouté par la suite,

-
16. La date de composition, ainsi que la paternité du poème doivent rester conjecturales jusqu'à ce qu'il soit possible de procéder à un examen attentif du manuscrit : voir la note suivante. Les Hurons avaient été anéantis en 1649 et les Algonquiens, attaqués et expulsés de leurs territoires en 1642 et 1647; en 1650, un groupe d'Algonquiens avait été exterminé près de Trois-Rivières.
 17. Le manuscrit du *Journal des Jésuites*, don de Georges Barthélemi Faribault au Séminaire de Québec et portant la cote MS-48, fait partie de la collection du Centre de référence de l'Amérique française à Québec.
 18. « Préface », *Le Journal des Jésuites* [2^e édition], éd. Laverdière et Casgrain, publié d'après le manuscrit original des archives du Séminaire de Québec, Montréal, Valois, 1892, p. vii.

soit après 1645, date du commencement du *Journal*. L'ajout ultérieur du poème suggère également qu'il était censé refléter, rétrospectivement, toute l'histoire de l'échec de la mission, comme l'indique l'expression *ab origine* dans le vers 3. Essentiellement tiré de l'*Énéide* de Virgile, le texte comporte toutefois des changements significatifs, ainsi que des ajouts originaux. Ce poème, dont le *pathos*, le goût de l'hyperbole et le pessimisme épique sont manifestes, corrobore l'interprétation de Marie-Christine Pioffet, selon laquelle les auteurs jésuites, dans leurs écrits sur la mission, auraient eu tendance à adopter un registre épique. Aussi peut-on lire ce poème comme une représentation emblématique de l'échec de la mission jésuite en Nouvelle-France, représentation dont l'importance est amplifiée et magnifiée à la faveur d'un parallèle avec la plus grande défaite et la pire souffrance qu'aient connues un peuple dans la littérature classique et dans l'imaginaire antique en général : celles des Troyens. Il en résulte un texte où, pour une rare fois, se révèle une vision non censurée, non propagandiste, mais plutôt intimiste, imaginative et émotive d'une phase cruciale de l'histoire de la Nouvelle-France.

Texte latin

1. Si Vacat Annales nostrorum audire Laborum ;
2. Ante annos clausos Componet Vesper olympto,
3. Quàm, primà repetens ab origine, singula tradam.
4. Quae regio in terris, nostri tam plena Laboris ?
5. Dispice sacratas nostrorum ex ordine pugnas ;
6. Bellaque jam famà totum Vulgata per orbem ;
7. Et Laceros artus, ambustaque corpora flammis.
8. Juratus praeclaram Huronum excindere gentem
9. Iroqueus, multa vastabat caede colonos :
10. Hostibus occisis, pessumdedit Algonquinos¹⁹.

Traduction

1. Le temps nous fût-il alloué d'entendre les annales de nos
labeurs,
2. L'étoile du soir prendrait des années pour circonscrire
l'Olympe

19. Pour le texte latin et sa transcription, voir *The Jesuit Relations and Allied Documents*, ouvr. cité, vol. 27, p. 75. J'ai respecté la ponctuation et l'emploi des majuscules ainsi que des accents.

3. Avant que j'aie le temps de relater chaque événement depuis ses premiers débuts.
4. Quelle région sur terre est si remplie de notre labeur ?
5. Regardez, en ordre, nos combats sacrés
6. Et nos guerres dont la renommée déjà s'est répandue à travers le monde
7. Et nos membres torturés et nos corps brûlés par les flammes.
8. Ayant juré d'anéantir le peuple illustre des Hurons,
9. Les Iroquois détruisirent les colons en un grand massacre ;
10. Une fois leurs ennemis [hurons] assassinés, ils causèrent la destruction des Algonquiens.

Analyse

Le poème débute par une référence explicite aux labeurs des Troyens : « Si Vacat Annales nostrorum audire Laborum », imitant ainsi un vers de l'*Énéide* où, à la demande de la reine Didon, Énée doit révéler son identité, son lieu d'origine et sa destination (*E*, livre I, v. 373 et v. 369-370). La réponse d'Énée est douloureuse, laissant croire que le récit des peines du peuple troyen serait long à raconter dans le détail²⁰. Ici, l'auteur du poème a exagéré de façon tout à fait épique la durée nécessaire au récit, en remplaçant le « diem » (jour) de Virgile par « annos » (années), introduisant dès lors une incohérence logique, puisque le vers 2 du poème conserve ensuite la référence au soir (*Vesper*) qui se trouve chez Virgile. En plus de mettre en place, dans le tout premier vers, un de ses thèmes principaux, l'auteur fait aussi une première association entre le genre du *Journal* et celui des annales romaines, qui renvoient à un compte rendu sobre, selon un format prescrit, de l'année civile. On trouve aussi, au vers 3, une allusion à la fonction du *Journal*, qu'exprime la locution « singula tradam », qui implique la transmission et la mémorisation d'événements singuliers.

Le vers 4, « Quae regio in terris, nostri tam plena Laboris? », emprunte aussi à l'*Énéide* une autre exclamation de douleur, en l'occurrence celle d'Énée lorsqu'il examine le relief sculpté sur le temple de Junon représentant l'histoire de la chute de Troie (*E*, livre I, v. 460). Encore une fois, l'auteur intensifie l'effet émotionnel en remplaçant le « non » de Virgile par « tam » (si), ce qui donne en effet l'impression, proprement épique, que la mission

20. Voir *E*, en particulier les v. 374 et 372 du livre I.

en Nouvelle-France, à nulle autre pareille, est la plus ardue sur terre. À l'intérieur de ces quatre premiers vers, on retrouve donc déjà deux références à « Labor », avec une majuscule personnifiante dans les deux cas, ce qui attire d'emblée l'attention sur la conception virgilienne du labeur humain²¹, comme l'atteste la fréquence avec laquelle ce terme apparaît dans l'*Énéide*, soit pas moins de 111 fois ! Au plan thématique, l'*Énéide* constitue un récit narratif des innombrables labeurs et souffrances d'un peuple déchu et exilé, confronté à des débuts difficiles en une terre nouvelle et faisant face à un ennemi farouche. Le texte de Virgile fournit, en cela, un paradigme narratif et thématique propre à raconter l'expérience désastreuse vécue par les Jésuites en Nouvelle-France et qu'ils relatent dans le *Journal*. Dans l'*Énéide*, Virgile situe en effet la personnification de *Labor* dans le portail des Enfers à côté de « Letum », la mort, la ruine ou la destruction (*E*, livre VI, v. 277) ; il associe également « Labor » au travail meurtrier et irrémédiablement vain, ainsi qu'au manque et à la détresse²². Certes, les auteurs jésuites évoquent fréquemment les labeurs liés à leurs efforts d'évangélisation dans les *Relations* écrites en langue vernaculaire, mais dans le cadre de ce genre propagandiste, leurs labeurs sont présentés dans la veine des épîtres du Nouveau Testament, c'est-à-dire comme autant de défis à relever et qui conduisent finalement à une récompense²³. Or, dans l'intimité du *Journal*, l'auteur se permet, sous une forme poétique, affective et imaginative, une vision plus pessimiste de l'effort missionnaire à son nadir en 1650, en s'inspirant d'un modèle classique plutôt qu'évangélique.

Cette interprétation se voit largement confirmée par les cinq vers suivants, où l'auteur prend pour thème les guerres récentes et cruelles contre les Iroquois. Le vers 5, « Dispice sacratas nostrorum ex ordine pugnas », est tiré de l'*Énéide*, encore une fois de la scène où Énée examine et commente l'histoire de la guerre de Troie

21. Pour une étude récente sur le rôle ambigu du labeur chez Virgile, voir Charles Martindale, *The Cambridge Companion to Virgil*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, coll. « Cambridge Companion to Literature », p. 137-138 et p. 212-213. Sur le rôle du labeur dans la poésie didactique des Jésuites, voir Yasmin Haskell, « Work or Play? Latin "Recreational" Georgic Poetry of the Italian Renaissance », *Humanistica Lovaniensia. Journal of Neo-Latin Studies*, vol. 48, 1999, p. 132-159.

22. Voir par exemple, *E*, livre VI, v. 273-277 ; de même que *G*, livre I, v. 145-146, livre III, v. 67-68 et v. 525-526.

23. À ce propos, voir Corinthiens, 1, 3, 8 et 1, 15, 58.

représentée séquentiellement (*ex ordine*) dans le relief sculptural du temple de Junon à Carthage (*E*, livre I, v. 456). L'auteur a remplacé l'*Iliacas* de Virgile par *sacratas* pour illustrer la perspective jésuite où les combats contre les Iroquois sont vus comme des guerres sacrées. Le vers 6, «Bellaque jam famâ totum Vulgata per orbem», dérive du même contexte dans l'*Énéide*, celui de la narration troyenne (*E*, livre I, v. 457), et offre une représentation hyperbolique des guerres iroquoises, assimilant leur renommée à celle de la guerre de Troie, célèbre dans le monde entier. Ce vers compare effectivement «les petites choses aux grandes», et fait probablement allusion au succès des *Relations* auprès d'un public français qui y découvrait les difficultés de la mission en Nouvelle-France. Le vers suivant, «Et Laceros artus, ambustaque corpora flammis», n'est pas d'origine virgilienne et renvoie directement au martyr des missionnaires. Toutefois, ce ne sont pas ici les accents du triomphe spirituel, rien ne venant suggérer que la torture et le bûcher des missionnaires auraient été significatifs, ces mots évoquant exclusivement, et avec *pathos*, la souffrance corporelle.

Le vers 8, «Juratus praeclaram Huronum excindere gentem/Iroqueus», présente d'une part le peuple iroquois comme l'ennemi juré et, d'autre part, les Hurons comme de nobles alliés, en associant ces derniers, par l'expression «praeclaram gentem», au peuple renommé de la ville étrusque de Caere, de descendance lydienne et, par le fait même, allié naturel des Troyens en Italie (*E*, livre VIII, v. 480). L'expression «excindere gentem», quant à elle, est employée par Turnus, chef des Rutuliens autochtones et grand ennemi des Troyens en Italie, pour exprimer son désir d'exterminer les Troyens (*E*, livre IX, v. 137; voir aussi livre IV, v. 425). Le vers suivant, «Iroqueus, multa vastabat caede colonos», tiré lui aussi de l'*Énéide*, fait allusion à un autre grand ennemi des Troyens, le Grec Diomède, et à l'assassinat perfide, sous le couvert de la nuit, du roi Rhésus et de ses hommes, alliés de Troie, qui correspond à un épisode représenté dans le relief que scrute Énée (*E*, livre I, v. 471). Il s'agit là de la quatrième référence à une narration réglée sur le mode séquentiel et exemplaire de la frise, et remplissant, sur ce point, une fonction qui rappelle celle du *Journal*. De plus, dans le vers 9, l'auteur introduit le mot «colonos», un terme utilisé tout au long de l'*Énéide* pour désigner les colons non autochtones²⁴. Enfin, le vers 10, «Hostibus occisis,

24. Voir *E*, livre I, v. 12, Livre VII, v. 63, v. 410 et v. 422, de même que le livre IV, v. 626.

pessumdedit Algonquinos », fournit le point culminant de la deuxième moitié et du poème en son tout : l'issue des guerres iroquoises qui ont résulté en un massacre des Hurons (*Hostibus occisis*) et la destruction (*pessumdedit*) de leurs alliés algonquiens. Or dans ce vers, où on attend que se réalise l'identification épique dans la représentation de la dévastation récente de la mission, aucun mot n'est d'origine virgilienne. Le vers 10 est composé intégralement de termes prosaïques, non poétiques, qui expriment avec force la réalité inéluctable de la défaite, sans tentative aucune de la transformer en une victoire spirituelle, comme l'eussent assurément fait les *Relations*, comme l'a montré Guy Lafèche dans le cas de Paul Lejeune²⁵.

Conclusion

En somme, ce poème, même s'il est unique, constitue le meilleur exemple d'un goût pour l'épopée et d'une tendance à l'autoréférentialité, qui trouvent leur source dans les références classiques, comme l'ont déjà montré Marie-Christine Pioffet et Jack Warwick à propos des *Relations*. Mais surtout, ces vers mettent en relief une identification lourde de sens, fondée sur le parallèle entre la mission jésuite et le sort des Troyens et procédant d'une projection singulière du *pathos* et du pessimisme de l'épopée virgilienne dans l'espace de la Nouvelle-France. Enfin, ce réseau complexe de correspondances implique que l'auteur de ce poème et ses lecteurs jésuites aient bel et bien été capables de conceptualiser et de saisir leur propre situation dans des termes très différents de ceux employés dans leurs écrits publics et qu'ils aient aussi profondément intériorisé le cadre de référence que leur avait transmis leur formation classique²⁶.

25. *Le missionnaire, l'apostat, le sorcier. Relation de 1634 de Paul Lejeune*, éd. Guy Lafèche, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1973, p. xxix-xxxii.

26. À ce propos, on peut songer à l'article de John Gallucci, « Latin Terms and Periphrases for Native Americans in the Jesuit Relations », dans Yasmin Haskell et Juanita Feros Ruys (dir.), *Latinity and Alterity in the Early Modern Period*, Tempe (Arizona), Medieval and Renaissance Texts and Studies, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, à paraître; voir aussi Dominique Deslandres, *Croire et faire croire. Les missions françaises au XVII^e siècle*, Paris, Fayard, 2003.